

Le Progrès Démystifié dans *Le Pont aux Trois Arches* d'Ismail Kadaré

ZHANG Chi^{[a],*}; FANG Liping^[a]

^[a]Department of French Language and Literature, Guangdong University of Foreign Studies, Guangzhou, China.

*Corresponding author.

Supported by the Year 2016 Later Declared Project financed by the 13th Five-Year Plan for Philosophy and Social Sciences of Guangdong Province (GD16HWW01).

Received 21 September 2017; accepted 11 November 2017
Published online 26 November 2017

Abstract

In *Le pont aux trois arches*, Ismail Kadaré tells a story about the construction of a bridge that happened in the late 14th century Albania. Some ones thought that the immurement of a living man was a necessary sacrifice to assure the success of the construction of the bridge which was considered as a promise to the progress. After the analysis of the novel, we believe that Kadaré criticizes the Albanese reality under the dictatorship of Enver Hodja, who constantly called for the Albanese fanatic sacrifice of their life and liberty to the illusionary progress. And in a larger sense, this novel could be read as a question put to the myth of progress worldly expanded since the 18th century.

Key words: Ismail Kadaré; *Le pont aux trois arches*; Albania ; Progress; Sacrifice

Zhang, C., & Fang, L. P. (2017). Le Progrès Démystifié dans *Le Pont aux Trois Arches* d'Ismail Kadaré. *Canadian Social Science*, 13(11), 70-74. Available from: <http://www.cscanada.net/index.php/css/article/view/9991>
DOI: <http://dx.doi.org/10.3968/9991>

INTRODUCTION

Publié en 1978, *Le Pont aux trois arches* d'Ismail Kadaré est un roman historique, qui raconte une légende horrible concernant la construction d'un pont en Albanie à la fin du XIV^e siècle. «Toute histoire est contemporaine.»

(Benedetto Croce) Évidemment, une telle histoire du passé peut servir un miroir de l'actualité. Dans le contexte politique extrêmement dangereux et face à la censure extrêmement rigoureuse, Kadaré s'est exprimé avec une prudence très cherchée. Cela a causé une grande difficulté pour bien comprendre son œuvre, dont l'ambiguïté est due à la légende qui relate la lutte entre les progressistes qui voudraient construire le pont et les conservateurs, qui voudraient rester isolés. Pour les lecteurs non albanais, le caractère exotique du roman de Kadaré les fascine beaucoup, et cela risque de masquer le sens universel de la création littéraire de Kadaré largement reconnu d'être un des plus grands écrivains du monde contemporain. Nous pensons que *Le Pont aux trois arches* est une démystification double du progrès promis par le dictateur albanais Enver Hodja à son peuple et promis par les penseurs des Lumières et leurs adeptes à l'humanité entière.

1. LE PONT EN TANT QUE POINT DE CONFLIT ENTRE LE PASSÉ ET LE PRÉSENT

Normalement, le pont est une route suspendue construite pour surmonter les obstacles naturels (les eaux, montagnes, fosses, etc.) empêchant les échanges matériels, culturels et informatiques entre de différents peuples. Il permet la communication réciproque qui conduit à la meilleure compréhension du soi et de l'autre. Le pont symbolise ainsi, pour beaucoup de personnes, la prospérité et le progrès.

Dans un pays comme l'Albanie, dont le paysage de la plupart du territoire est très modelé par les grandes montagnes (Biberaj, 1998, p.10), le pont a un sens beaucoup plus fort: il permet aux montagnards de sortir leur isolement désespérant et d'établir les liens avec le monde extérieur. Paradoxalement, si le pont a facilité

la sortie des Albanais, il a facilité aussi la pénétration des étrangers. Les Albanais, qui prétendent d'être les descendants des anciens Illyriens, ont été successivement soumis à la domination des Romains, des Byzantins et des Ottomans malgré leurs résistances inflexibles et leurs révoltes courageuses. La plus vive mémoire des Albanais est leurs combats qui a duré 25 ans (1443-1468), sous la direction de Gjorgj Kastrioti (1405-1468), connu sous le nom de Skanderbeg, contre les envahisseurs turcs (Kaltsounis, 2010, p.14). Sachons qu'au XIV^e siècle, certains seigneurs albanais ont introduit par les ponts l'armée ottomane pour chercher la victoire dans les luttes contre leurs adversaires. Cela a causé la division des Albanais et la perte de l'indépendance de l'Albanie.

Six cents ans après, l'histoire se répète sous une autre forme. Dès le début des années 1960, l'Albanie s'est reculée de plus en plus, et les ponts avec ses pays voisins ont été détruits ou barrés pour couper les liens des Albanais avec le monde extérieur jugé trop menaçant par le dictateur Enver Hodja (1908-1985), qui fait un appel patriotique de résistance par tous les moyens. Il demande aux écrivains albanais de célébrer les motifs folkloriques et de se concentrer sur la nation albanaise et sur le monde communiste stalinien. Obéissant à l'injonction du Chef Suprême, Ismaïl Kadaré s'est tourné vers l'histoire nationale. *Le Pont aux trois arches* est un des fruits qu'il a tirés des légendes populaires albanaises.

Ce roman prend une forme de chronique, rédigée par le moine catholique Gjon Oukshama, en l'an 1377, la veille de l'invasion ottomane. L'histoire raconte la construction d'un pont dans un décor fictionnel du nord-est de l'Albanie, dans la région de Mirdita ou de Puka. Un voyageur inconnu a une crise d'épilepsie sur les rives de la rivière fictive *Ujana e Keqe*, et un diseur de bonne aventure itinérant y lit le signe qu'un pont devrait être bâti. Peu après, une mystérieuse délégation étrangère, qui propose de construire un pont. Ses membres paraissent être à la solde d'un riche homme d'affaires dont on ne connaît pas l'origine et qui, par son envie de pouvoir traverser la rivière à cet endroit, laisse penser que le pont va acquérir une importance stratégique plus grande en cette période de changements. Ils offrent au seigneur local, le Comte Stres des Gjika, un marché avantageux sur les droits de construction du pont. Le Comte Stres accepte cette proposition, bien qu'il soit déjà sous contrat avec la société des «Bacs et Radeaux» pour les profits du passage à gué, à cet endroit de la rivière. Dès le début, la construction du pont est entourée de rumeurs, de soupçons et d'incertitudes, tandis que des dégâts se produisent la nuit. Dans une atmosphère étrange et meurtrière, un homme est arrêté et emmuré dans le pilier central du pont. Le moine, Gjon Oukshama, veut rétablir la vérité sur cet épisode affreux de la construction du premier pont en pierre dans son pays natal.

2. LE CONTEXTE HISTORIQUE DE LA CONSTRUCTION DU PONT

L'histoire du roman s'est passée aux IV^e siècles, ce sont les dernières années de l'empire byzantin, les structures anciennes ne dominent plus et la nouvelle commence tout juste à prendre forme. Les seigneurs albanais auraient dû prendre cette occasion de créer une Albanie indépendante, mais ils sont divisés par la religion et leurs alliances avec l'étranger. Il y a des clans qui ont l'ambition d'étendre leur pouvoir: les Topia, les Dukagjin et les Kastriote, les Muzaka du sud et d'autres encore. Cependant, les Balkans sont situés au confluent de diverses sphères d'influence. Divers intérêts étrangers soutiennent les combats internes des chefs albanais, de manière à garder le pays divisé. L'implication de mercenaires, parmi lesquels les bataillons turcs, ouvre la voie à la future expansion ottomane.

Kadaré nous décrit une Arbérie influencée profondément par la Byzantine, qui vient d'avoir la conscience de l'identité nationale et prête de se débarrasser des limites des Ottomans. D'après Kadaré, Arbérie est à la charnière de l'époque médiévale et d'un développement moderne à ses débuts. Après la discussion avec un autre moine, qui s'en retourne de Constantinople à Rome, Gjon Oukshama décrit la nouvelle identité nationale de ses compatriotes, qui s'exprime par la conscience collective d'être des Albanais. Au contraire des Serbes et des Bulgares, les Albanais n'ont pas connu la formation d'une identité politique bien enracinée. Ce n'est pas seulement à cause des pouvoirs étrangers, mais aussi à cause des seigneurs féodaux albanais. Gjon Oukshama écrit ainsi: «Au cours des cent dernières années, les querelles entre les princes et seigneurs albanais ont été désespérément fréquentes.» (Kadaré 1981, p.40) D'après lui, les seigneurs font les mariages avec des étrangers, mais cela n'a pas connu davantage de succès, pas plus que la liaison des Topia avec la maison française d'Anjou, ou celle des Comnène avec la famille royale byzantine.

Les principaux clans albanais, les Topia, les Balsha, les Muzaka, les Comnène, les Dukagjin, les Kastriote et autres, engagent les services de mercenaires turcs pour les aider à combattre, mais cet acte introduit la force des guerriers de l'Est dans la péninsule. Pour faire les guerres, les seigneurs sont appauvris et criblés de dettes, ils vendent non seulement leurs terres et engagent des mercenaires turcs, mais ils signent des accords de mariage et adoptent même la langue des Turcs. La nouvelle expression «Balkans» est désormais adoptée à travers toute la péninsule, ce qui ébranle les frontières et les identités nationales en place:

Aujourd'hui, nos deux langues, l'albanais et le grec, sont toutes deux menacées par la langue turque comme par un sombre nuage. (...) La langue turque avec son fameux suffixe "lik", repris-je doucement un moment après alors que nos regards se perdaient l'un dans l'autre, pèse sur nous comme une terrible massue (Ibid., pp.61-62)

Comme Gjon Oukshama s'en plaint, il y a eu une occasion manquée pour les Albanais de travailler ensemble plutôt que de saboter leurs propres intérêts et de recourir à des mercenaires turcs (Ducellier, 1987, pp.3-22).

3. LE SENS HISTORIQUE ET MÉTAPHORIQUE DU PONT

La ville Arbérie est loin de l'Albanie centrale, mais elle se situe sur ancienne route romaine passant par Dürres (ou Apollonia) et traverse l'Albanie en direction de Constantinople. Par rapport aux bateaux, les ponts offrent un moyen de passage plus sûr en toutes saisons et ils sont plus importants pour les voyageurs. Au fur et à mesure de l'essor du commerce des caravanes passant par l'Arbérie jusqu'à la Macédoine, des divers pouvoirs s'intéressent de plus en plus au port d'Oricum, de nouvelles forces entrent en jeu. Dans la construction de voies à travers la péninsule, il y a de l'argent à gagner. Les mines de bitume, utilisées par les Romains mais abandonnées de longue date, redeviennent subitement précieuses, on le vend partout. «Aux Turcs et aux Byzantins, comme aux comtes et aux ducs d'Arbérie, incitant les deux camps à se déchirer» (Ducellier, 1987, p.25).

Les «Bacs et Radeaux» sont ancrés dans la tradition et l'histoire albanaises depuis l'époque romaine (Kadaré, 1981, pp.20-21). Leurs rapports avec les comtes et les princes locaux sont fondés sur des contrats qui ont été honorés par les deux parties depuis des siècles et ont été respectés jusqu'au moindre centime. Cependant, dans une société qui n'a pas encore rétabli l'esprit de contrat, leur capacité à contraindre le Comte Stres à honorer sa parole est limitée. La relation de pouvoir ambiguë entre les intérêts féodaux et les premiers intérêts capitalistes se voit dans l'impuissance relative de la banque de Dürres quand elle veut obliger le comte à honorer son accord avec son client. Ils sont obligés de corrompre, soudoyer les princes pour obtenir l'autorisation de la construction de ponts; les gens sont méfiants et doivent être convaincus, tandis que les réflexes et les pratiques culturelles doivent changer.

Le propriétaire du pont n'est plus un seigneur mais un riche bourgeois qui a racheté des mines et les anciennes routes impériales. Les constructeurs de ponts représentent une force moderne d'un genre entièrement nouveau. Ils se composent d'experts et d'ingénieurs qui mesurent et quantifient soigneusement, tout en restant insensibles aux coutumes et aux croyances folkloriques de la populace locale. Les passeurs qui convoient des voyageurs sur les rivières depuis des siècles vont perdre leurs moyens d'existence. La nouvelle construction est vue comme un affront à l'esprit des eaux. Les gens se méfient des machines démoniaques utilisées dans l'édification du pont; la religion et la superstition entrent en jeu de toutes parts, au fur et à mesure que les constructeurs du pont mettent en scène des apparitions et des prophéties, tandis

que les propriétaires des «Bacs et Radeaux» mettent en œuvre des contre-stratégies.

C'est «un seul pont: celui aux trois arches, d'où irradie toujours le malheur» (Kadaré, 1995b, p.246). Le pont symbolise la terre d'Albanie. Ses trois arches représentent les trois ères d'occupation étrangère—romaine, byzantine et ottomane (Haroche, 1980, p.711). Normalement, le pont est une image de progrès et une ouverture vers l'extérieur. Mais en Albanie, à travers ce pont, des forces armées étrangères sont entrées pendant des siècles. Le pont représente le progrès, mais aussi l'absence de liberté. D'un côté, il facilite la circulation et la communication; d'un autre côté, il ouvre sur l'impérialisme, la guerre et le meurtre:

Au fond, c'était l'exécution d'un meurtre qui planait depuis longtemps dans l'air. Nous étions tous éclaboussés par le sang qui en avait jailli, et les cris d'horreur qu'il aurait dû susciter étaient déjà consumés. Le long duel des aquatiques avec les terrestres s'était terminé par la victoire de ces derniers. «Ne cherchez pas à nous nuire, car vous trouverez la mort». C'était ce cri qui montait de la première arche du pont. (Kadaré, 1981, p.102)

La première arche est la période romaine, qui représente le début de l'histoire de la conquête impériale, montre les choses qui se passeraient en Albanie. Entre les «Bacs et Radeaux» et les constructeurs du pont se multiple le conflit de divergences idéologiques et culturelles, ainsi que les valeurs de liberté et de non-liberté. Pour les citadins albanais, «le monstre des eaux, "Bacs et Radeaux", nourrissait une hostilité féroce à l'égard du fauve terrestre qui construisait des routes et des ponts.» (Ibid., p.23) La rumeur se relève, la superstition populaire prend des couleurs de parabole. Gjon Oukshama se rappelle l'histoire racontée par un moine hollandais de retour d'Afrique: il y a un combat entre le tigre de la terre et le crocodile de l'eau, et ce dernier a gagné finalement. Cela lui a évoqué le conflit entre la terre et l'eau. Le conflit se réfère au pont comme un «bât» (Ibid., p.48), et comme le «premier malheur jeté brutalement sur le libre esprit des eaux» (Ibid., p.23).

4. LA MISE EN QUESTION DU SACRIFICE POUR L'AVENIR

Dans ce roman, Murrash Zenebishe est la victime inévitable, mais il est un homme très ordinaire: «Il était difficile de trouver parmi les hommes du commun quelqu'un de moins singulier que lui.» (Ibid., p.95) Dans l'atmosphère de suspicion et de rumeur, Gjon Oukshama a cru que Murrash a été pris en faisant des sabotages.

La chanson de la légende est modifiée par les bardes. Le rôle qui est emmuré n'est plus trois frères qui construisent un château détruit la nuit par les esprits de l'eau: «Que vienne quelqu'un qui consente à se sacrifier aux pieds du pont, chantaient les rhapsodes. Qu'il se sacrifie pour le bien des milliers de voyageurs qui passeraient sur ce pont en hiver et en été, sous la pluie et

dans la tempête, allant vers la joie ou le malheur, infinie multitude humaine qui défilera dans les siècles à venir.» (Ibid., p.88)

Les constructeurs du pont s'intéressent beaucoup à la nouvelle chanson. Le mythe de sacrifice humain met une allure légitime et sanctifiante sur la construction du pont. C'est un avertissement pour les gens qui font des sabotages. Le folkloriste a modifié l'histoire selon l'intérêt des constructeurs du pont et a présenté le pont comme un progrès. Pour le maître d'œuvre, le pont est un «signe à la fois de vie et de mort, le signe de la naissance d'un monde nouveau et de la mort de l'ancien» (Ibid., p.85). Le pont est fonctionnel et utile, complètement différent que les «ponts-cadavres» (Ibid.) construits par les capitalistes. Le pont «même s'il doit être arrosé de sang, est mille fois plus utile qu'eux» (Ibid., p.86). Pour faire une partie de la mythologie du changement et du progrès, le maître d'œuvre emmure lui-même dans le pont. Il représente l'attitude du technocrate attaché au progrès. Mais pour le moine, il trouve la barbarie du sacrifice humain dans la légende de Rozafat. C'est une métaphore du sacrifice de l'individu pour la collectivité. Dans la légende, la sueur devient du sang et symbolise que la perte de la liberté individuelle est nécessaire même obligatoire pour le progrès.

Dans *Le Pont aux trois arches*, à travers le narrateur, Kadaré exprime ainsi son soupçon sur le sacrifice de l'homme pour la construction du pont, qui est le symbole du progrès (le meilleur avenir).

La légende avait pour base l'idée que tout travail, ou toute grande action, nécessite un sacrifice (...) Ce qui était nouveau et particulier dans la ballade de notre peuple, c'était que le sacrifice ne se rattachait pas à une entreprise de guerre, à une expédition, ou même à un rite religieux, mais à une simple construction (...) Je voulais dire aussi que les gouttes de sang de la légende n'étaient en réalité que des ruisseaux de sueur, mais que la sueur humaine est, notoirement, de condition servile comparée au sang, qu'elle est anonyme et que, de ce fait, personne n'a composé de chant ou de ballade en son honneur. (...) Il va de soi qu'en versant sa sueur, chacun sacrifie quelque chose de soi-même, et le plus jeune des frères sacrifia son bonheur. (Ibid., p.82)

5. LA DÉMYSTIFICATION DU PROGRÈS PROMIS PAR LE DICTATEUR

L'histoire de la construction du pont représente la situation d'Albanie sous la dictature d'Enver Hodja. Le combat entre le tigre et le crocodile nous fait penser à la parabole de Kadaré dans *Le Printemps albanais* sur la lutte à mort entre l'auteur et le dictateur. Presque 20 ans après la publication du *Pont aux trois arches*, Kadaré lui-même avoue que sous l'apparence de l'éloge du sacrifice, il exprime en fait une condamnation du sacrifice irrationnel et inhumain:

Dans ce récit, j'ai principalement traité du vieux thème du sacrifice. Cela a été l'un des thèmes fondamentaux de la propagande communiste: le sacrifice au nom de l'avenir! Il

justifiait tout : la pauvreté, l'ennui, et surtout l'oppression. Là, j'ai décrit un sacrifice qui n'était en fait qu'un meurtre prémédité, par conséquent un crime. (Kadaré, 1995a, p.62)

Kristo Frasherri a résumé la situation embarrassante de la modernisation et l'attitude contradictoire de Kadaré devant le communisme dans sa parabole sur l'histoire des Balkans: d'un côté, la promesse de modernité, de l'autre, la contrainte, la force et l'astreinte, autant de méthodes dictatoriales pour s'assurer qu'un peuple pauvre et traditionnel se conforme à un système et à un ensemble de valeurs étrangers (Combe & Ditchev, 1996, pp.51-52). Pour la plupart d'intellectuels occidentaux et orientaux, les folkloristes et le maître d'œuvre représentent les deux faces de la question de l'ouverture: celle du progrès et celle de la perte de liberté. Kadaré pense que ce genre de contradictions existe aussi dans le communisme. L'envie de la modernisation a aveuglé les intellectuelles, pas mal d'entre eux trouvent que les sacrifices sont inévitables et justifiables pour le progrès. Mais, ce jugement a vacillé très vite, le conflit entre la liberté et la contrainte est devenu très clair dans le contexte communiste.

Il n'y a que le moine qui a vu l'intrigue cachée derrière la construction du pont. Au nom du progrès, la liberté de l'individu est profitée et manipulée.

J'eus subitement une envie folle de le saisir par le col de sa pèlerine, de le coller au pilier du pont et de lui crier en pleine figure: «cet ordre nouveau dont tu me parlais un jour, cet ordre à vous, de banques, et d'intérêts, qui devrait soi-disant faire progresser le monde d'un millénaire, est baigné de sang à ses fondements tout comme l'ordre barbare d'antan.» (Kadaré 1981, p.108) Comme il a dit au début de l'histoire, il fait tout son mieux de représenter les événements objectivement parce que l'«on continue de répandre (...) des légendes et des rumeurs non fondées, maintenant donc que sa construction est achevée. (Ibid., p.7)

Le moine qui ne s'y mêle pas, est un observateur lucide. Dans un certain sens, c'est le porte-parole de Kadaré, qui s'exprime par le personnage littéraire.

6. LA DÉMYSTIFICATION DU PROGRÈS LOUÉ PAR LES PENSEURS DES LUMIÈRES

Mais évidemment, Ismaïl Kadaré ne se limite pas à dévoiler la réalité de l'Albanie communiste par *Le Pont aux trois arches*. Si ce roman a suscité des retentissements parmi les lecteurs non albanais, c'est parce qu'il a un sens universel : la démystification du progrès loué par les penseurs des Lumières – pour Kadaré, l'Albanie de la fin du XIV^e siècle devient «un laboratoire anthropologique» (Chvatik, 1995, p.228), dans lequel il étudie sa question principale: l'idéal du progrès est-il en train de devenir réalité, une réalité qui tournerait au cauchemar?

C'est au XVIII^e siècle, avec le mouvement des Lumières, est né le désir systématique de transformer le

monde au lieu de s'en accommoder comme le fait le Sage de la tradition antique. Et la Raison, l'Esprit critique et la Science sont exaltés comme des forces de progrès par Montesquieu, Voltaire, Diderot, etc. Si Rousseau met en doute le Progrès moral dans son *Discours sur les sciences et les arts*, il fournit les principes raisonnés d'une société plus juste par *Du Contrat social*. Au XIX^e siècle, les idéologues comme Destutt de Tracy, Cabanis ou Volney, voient l'humanité en marche vers un bonheur dû à la religion naturelle. Les précurseurs du socialisme comme Saint Simon, Fourier, etc. en arrivent à un véritable illuminisme. Vers le milieu de ce siècle, la science est devenue une idole et le progrès une superstition sous la forte influence du positivisme fondé par Auguste Comte. Mais, Karl Marx, au nom du socialisme scientifique, fait appel à la révolution politique pour accélérer l'histoire afin de réaliser le communisme. Des millions de morts sont considérés comme un sacrifice nécessaire pour le progrès de l'humanité. Depuis 1917, la révolution communiste dans beaucoup de pays a toujours accompagnés de guerres civiles sanglantes, la purge massive et constante, le camp de concentration, l'exil, etc.

Né en 1936, Ismaïl Kadaré a vécu une jeunesse passionnée de l'idéal communiste. Mais la réalité albanaise et son talent littéraire lui ont conduit au réveil de la conscience. En ce qui concerne la «méditation romanesque», Kundera écrit ainsi:

Trois possibilités élémentaires du romancier: il *raconte* une histoire (Fielding), il *décrit* une histoire (Flaubert), il *pense* une histoire (Musil). La description romanesque au XIX^e siècle était en harmonie avec l'esprit (positivisme, scientifique) de l'époque. Fonder un roman sur une méditation perpétuelle, cela va au XX^e siècle contre l'esprit de l'époque qui n'aime plus penser du tout. (Kundera, 1995, p.166)

Kadaré lui-même a voulu devenir un écrivain lu par le monde entier comme Shakespeare (Kadaré, 1991, p.13).

Le roman commence en se demandant quel rapport a son histoire avec la production, la reproduction, l'hybridation, l'engendrement et l'autoréflexivité du *genus* même. (...) Le roman serait très exactement porteur d'une incertitude fondamentale, à laquelle il répond par création d'un corps hybride, en tentant de fonder l'unité d'un corps dispersé de textes, parce qu'il éprouve, expérimentalement, le risque de ne pas savoir, comment engendrer le texte dont il serait lui-même le père reconnu, responsable et patenté. (Michel, 2007, p.15)

L'histoire de la construction du pont nous conduit à la mise en question du mythe de progrès universel loué par les penseurs des Lumières et promis surtout par les révolutionnaires communistes.

Penser, c'est avant tout vouloir créer un monde (ou limiter le sien, ce qui revient au même). C'est partir du désaccord fondamental qui sépare l'homme de son expérience pour trouver un terrain d'entente selon sa nostalgie, un univers corseté de raisons ou éclairé d'analogies qui permette de résoudre le divorce insupportable. (Camus, 1995, p.136)

CONCLUSION

Dans un contexte politique extrêmement dangereux, et subi de la censure très sévère, Ismaïl Kadaré a fait une réflexion allusive sur la réalité albanaise sous la dictature d'Enver Hodja. Et par l'apparence de la collecte d'une légende concernant la construction d'un pont en pierre dans le dernier quart du XIV^e siècle, justement avant la conquête de l'Albanie par les Ottomans, Kadaré remet en question la promesse du progrès au prix du sacrifice de l'homme. Et cela pourrait susciter le soupçon des lecteurs albanais sur la promesse faite par ce dictateur albanais du XX^e siècle. Apparemment Kadaré nous a montré une histoire de Balkans du XIV^e siècle au centre de transformation du monde européen. Profondément il nous a représenté la situation d'Albanie communiste de l'après-guerre. Dans un sens plus large, ce roman nous invite à découvrir le grand décalage entre le mythe de progrès mondialement répandu depuis le siècle des Lumières et ses conséquences décevantes voire horribles.

REFERENCES

- Biberaj, E. (1998). *Albania in transition*. Boulder (Colorado): Westview Press.
- Camus, A. (1995). *Le mythe de Sisyphe*. Paris: Gallimard, Coll. Folio Poche.
- Chvatik, K. (1995). *Le monde romanesque de Milan Kundera*. Trad. de l'allemand par Bernard Lortholary, avec 10 textes inédits en volume de Milan Kundera et une bibliographie. Paris: Gallimard.
- Combe, S., & Ditchchev, I. (Dir.). (1996). *Albanie Utopie: Huis clos dans les Balkans*. Paris: Éditions Autrement.
- Ducellier, A. (1987). *L'albanie entre Byzance et Venise, X^e-XV^e siècles*. London: Variorum Reprints.
- Haroche, C. (1990). Gespräch mit Ismail Kadare. *Sinn und Form*, (42).
- Kadaré, I. (1981). *Le pont aux trois arches*. Trad. Jusuf Vrioni. Paris: Fayard.
- Kadaré, I. (1991). *Entretiens avec Éric faye*. Paris: Librairie José Corti.
- Kadaré, I. (1995). *Dialogue avec Alain Bosquet*. Trad. Jusuf Vrioni, Paris: Fayard.
- Kadaré, I. (1995). *Invitation à l'atelier de l'écrivain, suivi de le poids de la croix*. Trad. Jusuf Vrion. Paris: Fayard.
- Kaltsounis, T. (2010). *The democratization of Albania*. New York: Palgrave Macmillan.
- Kundera, M. (1995). *L'art du roman*. Paris: Gallimard, Coll. Folio Poche.
- Michel, C. (Dir.). (2007). *Naissance du roman moderne: Rabelais, cerventès, Sterne. Récit, moral, philosophie*. Mont-Saint-Aignan: Publications des Universités de Rouen et du Havre, coll. «Cours» Littérature Comparée.